

Rapport au sujet de la fusillade de 15 civils
au bourg de QUIMERCH, le dimanche 6 août 44
par une troupe allemande de passage.

Rédigé par Le GUILLOU instituteur à Quimerch.

Communiqué par Mr. WAQUET

LIEU ET HEURE DE CET ASSASSINAT COLLECTIF.

L'exécution a eu lieu au mur nord de la cour de récréation de l'Ecole de Garçons de QUIMERCH, façade extérieure entre le garage et la porte d'entrée de la cour (13 hommes fusillés) et 2 autres auprès des maisons Le Borgne, boulanger et Quintin, tabacs, heure : 17 heures 30 à 18 heures.

LES TEMOINS.

1 - LE GUILLOU Jean, 55 ans Directeur de l'Ecole de garçons qui se trouvait à l'angle de la porte d'entrée de la classe désaffectée sous le préau; dans la classe M. et Mme GOAS, réfugiés brestoises, au bourg de QUIMERCH, Mme Vve GUEGUEN de bourg, Mr. COQUIL, cordonnier au bourg, s'étaient cachés.

2 - Ma fille Félicia LE GUILLOU, 21 ans étudiante faculté médecine à RENNES, en vacances.

3 - et mon fils Jean, 15 ans ont assisté malheureusement à l'exécution de ces innocents, vue à travers les interstices des volets de la fenêtre de la cour (1er étage) donnant sur le mur.

VOICI LES FAITS RAPPORTES D'UNE FACON OBJECTIVE ET IMPARTIALE .

Vers 17 heures une forte colonne allemande composée de 1000 à 2000 soldats en autos, camions, blindés légers, s'arrête au bourg de QUIMERCH, la tête plus haut que l'agglomération, la queue plus bas.

Au bout d'un quart d'heure d'environ, les moteurs des voitures sont mis en marche, présageant le départ. J'ai entendu une mitraille venant je ne sais d'où mais pas du bourg.

Aussitôt, les moteurs s'arrêtent, les soldats descendent des voitures, les armes à la main. 2 entrent dans la cour de l'Ecole. Le premier passe à côté de moi, pose son fusil mitrailleur sur le parapet du mur sud. Le deuxième qui le suit me voit debout près de la porte de la classe du préau et m'interpelle : "-Terroriste, Monsieur - Non, Monsieur : Instituteur, Shool et je lui montre du doigt l'Ecole. Il me répond : Chef égal, Papire."

Il regarde mes papiers et s'en va. Je venais d'échapper une première fois à la mort.

Les Allemands remontent dans leurs camions et les moteurs ronflent à nouveau.

Des coups de fusil venant on ne sait d'où, mais pas du bourg éclatent une deuxième fois. Les soldats redescendent des voitures. Je ne peux me rendre compte de ce qui se passe en ce moment sur la rue principale. Dix minutes se passent. Du coin de la porte de la classe, je vois tout à coup défiler devant la large entrée de la cour, les bras levés, Mrs HELIAS Jean secrétaire de Mairie, Joseph QUINTIN bureau de tabac, LAMOULEN boulanger, BOURHIS dit Boutou, journalier, MORIO jeune apprenti-menuisier et huit autres que je ne connaissais pas (c'étaient des réfugiés brestoises de passage). Ces 13 personnes sont alignées au mur. Un soldat danse comme un épileptique (il est ivre) le fusil à l'épaule devant la porte de la cour. Je n'aperçois pas les autres soldats du Peloton d'exécution. Je croyais à ce moment à un simulacre macabre d'exécution pour terroriser la population.

Un coup part, puis plusieurs salves. J'en suis atterré. Je rampe par la tranchée abri sous le préau jusqu'à la porte du jardin que j'ouvre lentement. Mme Vve GUEGUEN me suit. Je m'allonge parmi les longues tiges de pommes de terre d'une planche, la dame dans l'allée.

De là j'ai entendu les coups de grâce isolés, les râles des mourants. Les victimes sont détroussées par leurs assassins de leurs portefeuilles, leurs montres. Dans le silence de mort du bourg éclate à ce moment le rire démoniaque de quelques soldats satisfaits de leur crime. Ce rire m'a fait bien mal au cœur. Ces brutes ivres lancent contre le mur des martyrs les bouteilles d'alcool ou de vin vides qu'ils venaient de piller au bistrot de la veuve BOUARD.

La porte du jardin s'ouvre. Mr. GOAS qui se cachait dans la classe, paraît et dit : "On demande le Directeur de l'Ecole". Derrière lui apparaissent un officier et un soldat allemand. Je me lève et vais à eux, m'attendant à être abattu aussitôt. Le soldat qui parlait français me demande : "Où sont les hommes de ce village - Monsieur les hommes sont chez eux cachés, ils ont peur de vous. Je vous certifie sur l'honneur sur la tête de ma femme et de mes enfants, qu'il n'y a pas de terroristes ici dans le bourg, pas d'armes du tout. Les armes ont été livrées aux Allemands il y a 4 ans par la mairie.

D'où tire-t-on sur les troupes allemandes ? Par dessus le mur du jardin, je leur montre le sud et dis : "Depuis ce matin les terroristes se battent au PONT DE BUIS à 3 kms d'ici, avec les Allemands. Les terroristes ont, reculé et ce sont eux qui tirent du fond des vallons, à quelques centaines. Goot" et ils s'en retournent vers leurs voitures. Je reste là debout, pétrifié, me demandant si j'étais bien vivant.

Je me hasarde à traverser la cour, suivi de toutes les personnes de la classe. Je rentre chez moi, ma femme croyait tous les hommes fusillés. Nous étions là 12 personnes attendant une nouvelle rafle et la mort.

J'entends les moteurs ronfler pour le troisième départ, je vis à ce moment des minutes tragiques en me disant : pourvu qu'on ne tire plus sur ces Allemands; autrement s'est le massacre général dans le bourg. Les voitures virent, font demi-tour et redescendent vers le PONT DE BUIS. Immédiatement, j'ordonne à tous mes hôtes de sortir par la porte face à l'Eglise, de longer le mur pour traverser la ligne de chemin de fer et gagner la campagne. Je ferme la marche. Les Allemands de la dernière voiture avant de disparaître, nous visent de leurs fusils mais ne tirent pas heureusement ? Pour la troisième fois, j'ai échappé à un réflexe mortel

de ces brutes.

Comme je craignais le retour possible, de quelques éléments de la colonne qui procéderaient à mon arrestation, en vue de faire disparaître le seul témoin gênant oculaire et auriculaire, je me suis empressé de mettre ma famille à l'abri du danger, à plusieurs kilomètres dans une ferme.

Depuis la mort de ces victimes innocentes, de vrais martyrs, je ne puis croire à ce que j'ai vu et entendu. Cette colonne criminelle s'est retirée vers Plougastel ou Brest, après avoir séjourné à Chateaulin. Il doit être possible de l'identifier, d'arrêter les officiers, sous-officiers et soldats responsables. La population de QUIMERCH est unanime à réclamer le châtiement des assassins.

Je certifie sur l'honneur, exacte la relation des faits rapportés ci-dessus.

A QUIMERCH, le 26 août 1944.

l'Instituteur de QUIMERCH :

Jean-François Le Guillou